

Le Lait noir

Tu sors de derrière les coulisses, je sors de derrière les cauchemars, souriant comme si la guerre n'avait pas mangé mon frère. A l'époque, quand mes amis syriens mouraient sous la torture, mes amis européens se retiraient calmement de ma blessure qui égratignait leur blanche vie et ne convenait nullement aux normes occidentales de la douleur.

En ce temps-là, je chuchotais à ton oreille ce qu'un homme chuchote à une femme lorsqu'il la mange. En ces instants-là, tu dormais, calme comme un lac du Nord de la Suède, la guerre venait s'asseoir au bord de mon lit comme si c'était mon épouse et seuls les versets coraniques appris sous les coups du maître d'école m'aidaient à m'endormir. Ô mon Dieu, le loup a mangé une part de mon cœur et les barils d'explosifs ont détruit mes carnets. Ô mon Dieu, le loup m'a mangé au sens propre et non figuré et la Méditerranée a noyé mes eaux. Jovial, je marchais mais ils ont volé mes amis, les ont « suicidés » à Damas ; le verre d'eau fraîche qui humectait ma soif s'est brisé et les poètes ont hérité de mes doigts, mes amis ne sont plus que souvenirs, des coupeurs de routes déjà coupées, je veux dire coupeurs d'autoroutes entre des villes assiégées par la faim et l'adrénaline. Et, au moment-même où je jouis du confort à l'extrême Nord de l'Europe, dans un pays de quatre-vingt dix-sept mille cinq cents lacs d'eau douce, ma mère m'apprend qu'elle a soif et je pense alors à L'Etranger...

Et je m'efforce de ne pas penser à Albert Camus.

Souriant comme si la guerre n'avait pas mangé mon frère,
j'escalade le Mont Carmel comme une treille de vigne
pour apparaître près de toi dans la photo de famille
tu es debout près de moi amère comme la vérité
chaude comme un projectile
et longue comme un dimanche
Femme à la mémoire trouée d'où mon cœur s'écoule sous forme d'un papillon,
chaque fois que j'ai pour elle des pensées légitimes
mon cœur refuse de se soumettre à la charia islamique
et ma poésie se refuse aux métaphores éculées des poètes classiques,
la banque me refuse un prêt pour acheter un cheval,
les seigneurs de la guerre refusent de devenir des seigneurs de la paix,

les enfants refusent de jouer avec moi quand je traverse le quartier, car leurs parents les mettent en garde contre les inconnus.
je n'apprendrai pas à mes enfants à se méfier des inconnus
puisque j'en suis un
je ne leur dirai pas de ne pas parler à l'étranger,
car l'étranger c'est moi,
je suis l'étranger qui a perdu une main à la guerre
le veuf dont l'épouse n'est pas morte
le migrant qui ne s'est pas noyé en Méditerranée,
le croyant qui t'a embrassée contre un mur de la mosquée,
troublant la prière du cheikh qui craignait la colère d'Allah
le réfugié fouillé sur lequel on a trouvé des souvenirs cachés entre les réponses
rusées,
moi qui t'ai férocement aimée,
et embrassée sans faire de différence entre ton visage et la quiétude
autour de ta maison je hurle comme un loup blessé
dans ta nuit noire je m'empourpre fumant comme le tison d'une cigarette dans
l'obscurité,
chaque fois que je dis ton nom mon cœur bredouille,
comme si je naissais de nouveau,
comme si je touchais ta taille avec ma main coupée,
chaque fois que je lèche ta peau ma poésie bafouille,
chaque fois...
mais moi je touche ta source pour mouiller mon cœur craquelé par la sécheresse,
chaque fois...,
mais moi je bois ta voix imbibée d'eau pour éviter de mourir de soif, mais...

L'empreinte de mes doigts retrouvée sur ta peau, ton sang sur ma main droite,
les loups dévorant mon flanc quand je sens ta voix, le vert s'écoulant de ta main
blessée par une rose, ma langue prononçant ton nom en araméen littéraire, mes
mots croisés en toi, comment je faisais mes ablutions avec du vin avant de te
toucher, comment le gardien m'a pris quand je recueillais le miel de guêpes de
tes mamelons, comment mon cœur habitué à manger les doigts de femmes est
devenu végétarien face à toi, tu es la sourate des poètes, la quintessence des
femmes du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord, pour toi je réécris les règles de
la langue arabe conformément à tes courbes et tue la métaphore morte une autre
fois.

Dans le miroir je vois ton visage

le poème échappe à ma main
J'entends l'odeur d'une femme qui mange mes doigts
La Méditerranée se noie dans les services d'immigration
l'eau a soif
Je retire tes traits de mon visage pour me reconnaître
mon carnet en perd la mémoire
L'enquêteur des services d'immigration m'interroge :
-D'où viens-tu ?
Je réponds : je ne sais pas, je ne suis pas encore marié
Et ma demande d'asile est refusée
et l'ONU refuse la couleur de ma peau
et la communauté internationale refuse de regarder droit dans ma blessure
A cet instant où le temps devient sombre comme les peintures de Rembrandt
où le sentiment refroidit comme les cadavres de mes amis
tu sors de derrière les coulisses
tu sors
comme ça
sans prévenir
ou explications logiques
et m'accordes l'asile pour des motifs sentimentaux

Comment connais-tu la route de Damas si tu n'y es pas passée ?!
comment peux-tu tuer la géographie quand les distances entre nous sont
métalliques
s'étirant dans la chaleur
et se réduisant quand je tue ma valise

Ce monde tombe du septième étage
les oiseaux se suicident pour éviter d'être dépassés par le temps
le temps, cet invité indésirable assis entre nous
te regarde
moi et toi, et le temps devient notre quatrième
dès qu'un homme et une femme se retrouvent, le temps s'immisce comme un
quatrième

En ce temps-là, nous savions qu'il nous tuerait tous mais nous ignorions que le
monde resterait silencieux

En ce temps-là, je me collais à toi comme un timbre et la chaleur de mon cœur t'effrayait et les gens hésitaient car mes traits se confondaient avec ta démarche et nous deux hésitions aussi car depuis que la ville était devenue un hangar pour mes allégories sur toi, elle n'est plus un endroit où l'on peut mourir.

En ce temps-là, lorsque je te murmurais que tu étais la sourate des Femmes et la femme la plus fertile dans le tropique du Cancer, le terrorisme frappait le Centre de l'Europe. Mon cœur qui pouvait supporter cinq guerres barbares, bégayait en prononçant ton nom et mes amis européens se retiraient calmement de moi et je pensais aux Européens se retirant, il y a soixante-dix ans, de leurs amis juifs et me souvenais du lait noir...

Et j'essayais de ne pas me souvenir de Paul Celan.

En ce temps-là, lorsque je t'aimais avec douceur, le terrorisme frappait fort. Mon cœur qui pouvait fixer une blessure chaude sans en trembler, devenait lisse comme un serpent, et la tour du négoce international s'écroule une fois après l'autre dans l'imagination de mes amis européens et la Révolution française triomphe seulement dans les livres d'histoire et est vaincue dans les livres de géographie et moi je me souviens du lait noir...

En ce temps-là,
quand je t'aimais avec douceur,
les grandes migrations traversaient violemment le Centre de l'Europe,
et Paul Celan sortait de la Seine,
et avec sa main mouillée tapotait sur mon épaule,
sa voix tremblante me murmurait à l'oreille :
ne buvez pas le lait noir...
ne buvez... pas... le lait noir...
ne le buvez pas
non...

...
Et il disparut parmi les masses de Syriens marchant vers le Nord.

En ce temps-là, j'essayais encore de ne pas me souvenir de Paul Ceylan ; la mer Morte ressuscitait et la transmission en direct mourait.

Ghayath Almadhoun

Translated by: Souad Labbize